

place au brillant et joyeux cortège d'une noce, qui s'avancait avec tout l'appareil usité dans le pays, en pareille circonstance et rehaussé de l'éclat que proie la fortune. Antonio Montalva conduisait à l'autel la charmante et riche héritière de l'une des maisons de robe les plus distinguées et les plus considérées de l'île, accompagné d'une nombreuse suite de parents et d'amis.

Une heure plus tard, le prêtre avait béni les époux, la cérémonie religieuse était terminée et l'heureux couple, après avoir reçu, dans l'enceinte même du temple, les félicitations d'usage, apparut sous le péristyle de la vieille cathédrale.

A l'aspect de tant de jeunesse, de tant de beauté, de tant de grâce, un flatteur et long murmure s'éleva de la foule ravie.

Antonio répondit à cet accueil par un regard qui semblait à la fois sourire aux promesses maintenant assurées de l'avenir qu'avait poursuivi son ambition, et aux promesses plus douces qui rayonnaient pour lui sur le front et dans les yeux de sa noble et belle compagne.

Il tenait la main de celle-ci dans sa main et tous deux allaient descendre la première marche du seuil d'où tous deux ensemble venaient de saluer le public, quand, tout à coup, éclata comme un coup de foudre la détonation d'une arme à feu. Antonio laisse échapper la main de sa jeune femme, tourne sur lui-même et tombe ; il était mort : une balle venait de lui traverser le cœur.

A quelques pas de là, la foule, comme frappée elle-même, livrait silencieusement passage et sans songer à lui opposer aucun obstacle, à un homme armé d'une carabine encore fumante et qui s'éloignait grave et fier, sans précipitation et sans trouble, comme s'il fût venu d'obéir à un devoir dans l'accomplissement duquel il se sentait également soulevé par sa conscience et la sympathie publique. C'était Ephesio Mallapierri.